

## *Picture Yourself*

Jean Larose

Volume 25, Number 3 (147), June 1983

L'histoire vécue

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30494ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Larose, J. (1983). *Picture Yourself*. *Liberté*, 25(3), 109–131.

JEAN LAROSE

## PICTURE YOURSELF

I

*J'ai résolu de vous donner pour commencer un quart d'heure de littérature québécoise, donc historique; un extrait tout à fait historique de TR rien d'autre, avec son Histoire de Joffre. Ce texte ayant été refusé par douze éditeurs (pas encore un record historique), la présente édition, quoique non numérotée sur vélin, constitue à coup sûr un collector's issue. Ça s'intitule: Histoire et mélancolie.*

89, 30, 48, 71, 17, 36, 49, 59... Sur les genoux d'une tante, il s'était enflammé aux héroïques soulèvements de l'Histoire. Quand la voix de la pauvre femme se levait, comme d'une pythie empalée sur le trident des Siècles, il courait se lover entre ses seins sous la bouche à récit, dans la berceuse où elle prophétisait, au bout du solarium. Son regard, de tous les exils amoureux et de toutes les naïvetés contraintes, sa jouissance agrippée à un inconstant, sa sieste où Joffre surprenait des soubresauts, sa honte flottante battant d'indéchiffrables pavillons. Elle réalisait pour un petit garçon l'idéal du corps où pincer, mordiller, s'instruire, détruire, s'enfouir, téter son pouce, se pendre, pisser sur les filles, les oublier, méditer, toujours plus chaude et plus lourde que la gaieté ambiante, absente jusque dans ses dévouements. La tristesse emmêlée à tous ses gestes, son regard tombait comme une bruine sur le monde —

mais quel autre enfant l'aurait senti? Elle lui récitait la Révolution, en traînant doucement sur les mots parfumés, suçant les éclats d'exaltation dans sa bouche. Dans les silences, sur le point de sangloter... le souffle passait bruyamment entre les belles lèvres inutiles.

Lèvres lumineuses, orée des viscères où l'on savait qu'un mal hideux gagnait. Le malheur à la longue l'avait étourdie. Elle demeurait toute la journée dans des poses abasourdies. Puis pleurait sur les gentillesse de sa toute petite enfance: «A cinq ans, ce matin-là, dans le jardin, je portais ma robe à rubans jaunes...»; sur sa jeunesse belle et forte trahie, sa vie broyée par des hommes faibles. A moitié nue contre Joffre, l'après-midi de juillet derrière le paravent dentelé, elle excellait à le pincer au nerf entre deux de ses ongles, et à l'y faire jouir, sans perdre de son regard absent le fond inconsolé en elle. Elle ne semblait pas concevoir les limites, un enfant comme Joffre contre un corps de femme faite. Quand elle pleurait assez doucement, il savait s'insinuer sous la robe démodée, entre les cuisses travaillées de contractures, poser la tête et demeurer longtemps, là, dans l'odeur feuilletée de la mélancolie, de ravissement douloureusement bandé, dans l'asphyxie impuissant à s'alanguir, à sommeiller, à se divertir, impuissant à jouir ou à y renoncer, pourtant calme dans sa voie royale, plus savant qu'un poète, comme si les effluves vulvaires lui parvenaient modulés sur un rythme d'alexandrins. Une fois, il toucha. Elle a jailli, l'a projeté sur le mur blanc d'une détente du talon. Folle, ameutée, isolée, désarticulée, ruinée, déserte, elle a crissé comme un frein, dans son malheur plus inusable qu'une tombe elle a crié tout l'après-midi sans reprendre son récit de l'attaque contre la Moncada. Joffre l'aimait mais — la sachant perdue — pas trop; jésuite déjà, aussi calculateur que généreux, il ne l'accompagnait jusqu'au pire qu'en curieux de s'instruire. Le sexe ébréché se lamentait, prenait les morts à témoin, rappelait les promesses

des grands réformateurs, les serments des Lumières, la fidélité d'Achille, l'offense faite à Didon; le tribunal de ses Enfers cherchait l'aurore humaine jusque derrière l'Égypte. Elle pouvait s'emmêler à l'agonie d'un héros de Plutarque. Sparte ne lui était rien, elle ne pouvait concevoir un courage plus ferme que son malheur. Elle parlait aux siècles, injuriait les époques, maudissait les migrations, les déportations, déjouait les génocides, elle vivait avec le monde, prenait et renvoyait le monde, tutoyait le monde en égal depuis son commencement. Des jours durant elle pouvait se désoler d'avoir perdu la grande bibliothèque d'Alexandrie; elle se lançait en César défaisant l'incendie, elle se donnait en Cléopâtre. Ou en se morfondant accompagnait Trotski à son piolet, cherchant la faille jusqu'en '23, jusqu'en '17, jusqu'avant la naissance. Parfois, vomissant contre le monde un ban ordurier, elle s'enfermait dans sa chambre avec son amour et s'efforçait plusieurs jours vers la bestialité d'une guenon; elle chevauchait son insatiable godemiché cimenté sur une selle, et tentait à la fin d'en accoucher, les yeux exorbités par l'effort de sortir du monde.

A onze ans, contre elle, Joffre s'était angoissé à sonder l'âge actuel de Napoléon, pour en conclure que l'Exilé pouvait être encore vivant, qu'il existait absolument une possibilité arithmétique! qu'il fallait émouvoir l'opinion, battre les mémoires, forcer les imaginations, qu'un navire partît sans délai: quelle gloire, un Empire canadien-français dans la plaine du Saint-Laurent — si Napoléon était ramené vivant de Sainte-Hélène! Il aimait mélancoliquement l'Empereur, n'en finissant plus de se désoler et de maudire Waterloo (un peu mieux que le petit crépuscule malpropre des Plaines d'Abraham); d'un tel sort, il se lamentait, hébété de ne pouvoir rien contre l'arrêt, comme si, on l'a compris, Napoléon avait été Canadien français. Et pourtant, quand sa tante avivait les glorieuses nuits de la Terreur, et qu'ils s'exaltaient aux textes de la Grande Révolution qui

sabra les têtes gothiques des Rois, comme il haïssait Bonaparte! Il formait le vœu de traverser l'Océan pour aller conspuer les restaurateurs des statues dégradées, des cathédrales arraisonnées, des vitraux soufflés par le Colossal Evénement. Il imaginait que la Grande Révolution repassait sous forme de pétition, et il signait! Alors l'idée de la Révolution destruction amoureuse le comblait! Les larmes aux yeux, le cœur rompu, attentif au récit sacré sur les genoux de sa tante, quand revenait la décapitation de Louis XVI, il se dressait, pour cette fois se refusant la poitrine délabrée où il écoutait d'ordinaire avec le récit battre le cœur de la mélancolique, non! pour la décollation du Roi il s'est redressé et se contient de gravité, en réserve de la République. Oh! la joie du Juste! les larmes d'amour! l'aurore de la philosophie universelle! quand sa tante lâchait enfin le «tchoc» du couperet et que le bourreau sacré exhibait le chef à la foule désormais irréconciliable. *Ah! pourquoi ne célèbre-t-on jamais la décapitation de notre patron, le Baptiste?*

A seize ans, il courut l'émeute. Le rouge étendard des pauvres les mieux agressifs et de leurs amis organisés; la foule soulevée d'un coup par une image scandaleuse de l'opulence dominante; courir, incendier, scander, se serrer, rentrer à la mansarde avec une complice des charges, repartir au matin vers la rumeur d'insoumission; prendre essor dans la Cité comme dans la plaine infinie dépliée par le vent — sentir pulser l'Histoire!

*Comme une tendre pollution aux mains d'amis retrouvés. O nos convictions! O nos vérités! Courons contre les hideux! le cœur des peuples se rompra dans ma poitrine.*

*Je perfectionne des armes simples et terribles, soupesées pour tenir dans la main du camarade. Je crois les chefs séduits par mon invention; je serais déjà très aimé au comité central. Mon plan de réorganisation des réseaux prolétariens avait d'abord,*

je pense, énérvé, contre moi le responsable des services d'intelligence, mais je lui ai bien souri, et même avec un regard d'affection pendant mon exposé, je crois qu'il finit par m'aimer.

Durant les chocs d'hier, j'ai fait la preuve de mon arme de jet, et emporté le morceau auprès de tout l'appareil exécutif. Je lance mon frisbee ceinturé de nitroglycérine sur la cohorte des bœufs anti-émeute. Le frisbee heurte dans leur mêlée une matraque dressée et le disque éclate avec le bras, des têtes. Même le plexiglas des visières made in texas n'a pas résisté, partout des bouts de casques sanglants. On m'embrassait, on pleurait de joie! Est-ce la mort ignominieuse de ces policiers qui avaient voulu battre le peuple, ou la réussite de mon arme? Le secrétaire général, sur le toit d'où nous dominions l'insurrection, m'a passé la main dans les cheveux. Oh! quand ils verront l'arme à efficacité symbolique!

Pendant l'assaut, l'ardeur d'un jeune homme de mon bord m'a bouleversé: il se dépensait sur un flic décasqué au milieu de la chaussée. Il le frappait, encore, et encore. Avec quelle constance! Une impression de noblesse et de haute justice se dégageait du martèlement. A chaque coup, le choc du gourdin sur le visage effaçait un peu mieux les traits de ce mercenaire du capitalisme, et l'espèce de bout sanguinolent à quoi s'est trouvée progressivement réduite la tête du policier m'est apparue comme cette surface de viande vierge où notre Révolution devra ramener l'ensemble humain, pour un remodelage philosophique des traits. La masse du bœufs résonnait à chaque coup. Le choc mat me touchait intellectuellement, comme l'aperçu grisant d'une vérité progressivement dévoilée et impossible à tempérer. Mon héros aurait pu s'arrêter, l'écoeçant étant fini. Mais en continuant à le contondre sans que la dent d'aucune haine personnelle n'assombrît son beau visage [on n'y lisait qu'une application studieuse], il manifestait qu'il ne voulait pas simplement mettre le bœufs hors de combat, mais le tuer! comme Louis XVI! pour

*l'édification de la foule des Canadiens français, hélas encore seulement spectateurs ce jour-là, sur les balcons de la rue Delorimier.*

Plus tard, cette intempérance s'étendit à toute évocation d'un fait vraiment très grand de l'Histoire. A peine pouvait-il entendre, à la radio par exemple, prononcer «Tsar», «Commune», «Iéna», «Juifs», qu'une montée de larmes embuait sa pensée. Les grandes convulsions humaines le troublaient, comme une vierge qui rougit à l'aspect d'un public unanime. L'idée du soulèvement populaire le remplissait d'une douceur, l'enflammait d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il eût fallu la perdre, ne lui eût tenu à rien; alors il lui semblait que son cœur s'étendait dans sa poitrine, qu'il nageait; il ne savait quelle sensation délicieuse et subtile le parcourait partout; il avait peine à respirer; il s'excitait à toute la surface de son corps comme un frémissement tonique, semblable peut-être au froid austère qui faisait gercer les seins de sa tante à l'idée de l'assaut contre le Palais d'Hiver. Le stade, le forum, la horde, l'émeute — la clameur déferlante à travers le Temps le grandissait vers la pensée suprême d'un indicible sérieux humain, l'idée amoureuse de l'Histoire. Peut-être imaginait-il autour de lui la masse québécoise en train de comprendre, de s'élever en maturité, de communiquer avec la grandeur et la noblesse du changement humain! Son amour malheureux, sa solitude de poète? Comment démêler l'aspiration révolutionnaire des retrouvailles mélancoliques? Les Canadiens français aiment tellement applaudir! Au concert, au théâtre, public prodigue de standing ovations, ils médusent d'applaudissements de médiocres artistes. Les applaudissements s'applaudissent, aussi parfois déni de réalité, consolation démente, comme après la déroute référendaire, les ovations onanistes des vaincus, à l'aréna Paul-Sauvé. Joffre aime surtout des mélancoliques — son grand amour malheureux, sa perte inépuisable — avant de le devenir, sans l'avoir prévu, l'ayant

toujours été, depuis sa tante, au milieu des langues étrangères. De l'inconsolable, de l'érogène endeuillement d'une amante mélancolique, il sut tirer mille coups de deuils. Quand elle glapissait entre ses bras, contre l'effroyable orgasme tordu des mélancoliques, il s'initiait à l'érotisme de l'éternel malheur.

## II

*Quelques textes maintenant pour servir à l'histoire du suivant :*

« Notre système d'éducation, qui nous fait vivre dès l'enfance au milieu des Grecs et des Romains, nous habitue à les comparer sans cesse à nous, à juger leur histoire d'après la nôtre et à expliquer nos révolutions par les leurs. Ce que nous tenons d'eux et ce qu'ils nous ont légué nous fait croire qu'ils nous ressemblaient; nous avons quelque peine à les considérer comme des peuples étrangers; c'est presque toujours nous que nous voyons en eux. De là sont venues beaucoup d'erreurs. (...) On s'est fait illusion sur la liberté chez les anciens et pour cela seul la liberté chez les modernes a été mise en péril. Nos quatre-vingts dernières années ont montré clairement que l'une des grandes difficultés qui s'opposent à la marche de la société moderne est l'habitude qu'elle a prise d'avoir toujours l'antiquité grecque et romaine devant les yeux. »

« Quoi qu'il arrive de bon ou de juste dans le domaine de l'action, de la poésie, de la musique, l'homme cultivé, chez qui la culture a fait le vide intérieur, néglige l'œuvre et s'informe de l'histoire de l'auteur. (...) Si surprenant que soit l'événement, la troupe des historiens est déjà sur place, prête à considérer l'auteur dans une lointaine perspective. L'écho s'éveille instantanément, mais toujours sous forme de « critique », alors que peu de temps auparavant la critique n'avait pas même rêvé d'une telle possibilité. Nulle part on

Numa  
Denis Fustel  
de  
Coulanges,  
*La Cité  
antique,*  
1864

Nietzsche,  
*Considérations  
inactuelles,*  
1873



n'obtient un effet, mais toujours une critique nouvelle, et la critique à son tour ne produit aucun effet, mais elle fait à son tour l'objet d'une critique nouvelle. (...) La critique historique ne permet plus qu'une œuvre puisse avoir de l'action, au sens propre du terme, c'est-à-dire agir sur la vie et sur l'action.»

**Jean-Arthur  
Rimbaud,**  
*Une saison  
en enfer,*  
1872

«— Mais je m'aperçois que mon esprit dort. S'il était bien éveillé toujours à partir de ce moment, nous serions bientôt à la vérité, qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant!... — S'il avait été éveillé jusqu'à ce moment-ci, c'est que je n'aurais pas cédé aux instincts délétères, à une époque immémoriale!... — S'il avait toujours été bien éveillé, je voguerais en pleine sagesse!...»

**Jacques  
Derrida,**  
*Force et  
signification,*  
1963

«Ce n'est pas la moindre dignité de cette science humaine appelée histoire que de concerner par privilège, dans les actes et dans les institutions de l'homme, l'immense région du somnambulisme, le *presque-tout* qui n'est pas l'éveil pur, l'acidité stérile et silencieuse de la question elle-même, le *presque rien*.

... la philosophie a été déterminée dans son histoire comme réflexion de l'inauguration poétique. Elle est, pensée à part, le crépuscule des forces, c'est-à-dire le matin ensoleillé où parlent les images, les formes, les phénomènes, matin des idées et des idoles, où le relief des forces devient repos, aplatit sa profondeur dans la lumière et s'étend dans l'horizontalité. (...) Le différend, la *différence* entre Apollon et Dionysos, entre l'élan et la structure, ne s'efface pas dans l'histoire car elle n'est pas *dans* l'histoire. Elle est aussi, en un sens insolite, une structure originaire: l'ouverture de l'histoire, l'historicité elle-même.»

... le presque tout qui n'est pas l'éveil pur...

D'abord toujours s'éveiller. Rien qu'à frôler l'écriture, je me découvre dans le sommeil de l'esprit, une semi-imbécillité. Lorsque je veille en grand, mon histoire se scande en majuscules et le temps s'involue pour m'accueillir, comme une vulve ou comme une tombe — selon que je me pointe en grâce ou en père. Mais sur le Grand Rouleau l'histoire se tisse aussi bien de ma vie somnambulique que des instants mystiques et d'écriture. A quoi me reconnais-je éveillé? A mon sort, rendu soudain indifférent par la découverte de l'écriture. Découverte, crépuscule des formes, aurore des forces. *L'ensemble* de la découverte; rien à voir avec l'apparition de l'Astre, c'est plutôt l'erreur d'un allant pas encore découverte comme erreur, allant, marche à la découverte, matin. J'ai vécu cent fois cette époque matinale de la découverte, entre force et forme l'exaltante erreur, où je me croyais sur le point d'épouser les forces, quand j'allais signer leur arrêt avec leur découverte. Mais la signature, l'ironie ou l'histoire peuvent s'arranger de l'éveil le plus pur, alors pourquoi pas de cet instant où la force croit triompher — dans son sang qui se fige?

Pour moi, je vis parmi nous comme si nous étions tous morts, et plongés dans un bocal de formol, un polype, soudés contre la vie par nos sourires de dérision. L'ironie infléchit la forte naïveté vers la dérision, puis vers la parodie qui est une démente jouée, le vœu réitéré sous la forme qui le trahit. Le nœud des contraires en la matière revient à les confondre. La parodie s'emporte, efface son modèle, enterre en elle son origine naïve, et s'admire comme cautère de la plaie de vivre, puis comme histoire du cautère, scène, enfin scène de la scène, tout corps oublié. L'ironie m'épargne l'éveil.

Voilà tout ce qui est resté d'un homme convaincu de l'ironie universelle. Même, tordu par cette désertion, il m'est arrivé de rire méchamment d'une plante

assez naïve pour pousser, du chant ridicule d'un oiseau, et plus encore du membre érigé, paradigme de l'erreur humaine, risible un peu plus que celle qui s'en sert, mais vers une extase qui le libère de l'ironie et le repose avec le Sens dans une flaccidité toute digne.

Je le sens, l'ironie filtre à travers mes cris de douleur. Je n'en connus, à vrai dire, jamais d'autres. Les instants les plus dignes, les plus doux, les plus souples aux empreintes du cœur, jusqu'au plus nu cœur à cœur — toujours la vision m'accompagne la chose. Peut-être la volupté seule échappe-t-elle à l'histoire, peut-être la plage aux spires éternelles? C'est faux, évidemment: même en exorbitant mes yeux sur la vulve toujours nouvelle, je la vois. L'éclairage trop cru, la parodie sarcastique, la comédie du visage distendu vers des sincérités grotesques, cela demeure l'acte de foi qu'oppose le naïf en passe d'y céder au monde désert. Nous, romantiques, orphelins nordiques d'un soleil adoptif, chercheurs des vieilles simplicités, idiots contempteurs du présent, torturés du sacré, prophètes de malheurs, nous changeurs de mondes et petteurs des authentiques broues, vivons avec l'histoire en toute intimité. Le présent des étrangetés, Thèbes et Carthage ne me sont pas moins présentes que Montréal. Parfois même encore plus insensées. L'histoire pour moi n'éloigne ni ne glace. La découverte demeure aurore, force toujours en route vers un soleil toujours levant. L'histoire ne m'est pas qu'un miroir où je me brise en moderne; je m'en relance, j'appelle les pères au secours, je bats le rappel des fois — et le sceptique devient mon pire ennemi quand je voudrais pleurer sur le supplice du Guatemala maya. Le sceptique optimiste, pas toujours ignorant. Faut-il que je me décide entre l'histoire aplatissante et les aplatisseurs d'histoire? entre l'histoire comme affaissement des forces et l'autisme moderne qui en galvaude les gloires? La guerre des contraires en la matière revient à les confondre.

Écoutons par exemple le *Baseball des Expos*, à la

télévision de Radio-Canada. L'exemple s'offre tellement parfait que j'hésite... Ça m'épuise d'avance. L'impression de découverte s'évanouit avec l'impression que c'est «un peu trop facile». Le «trop facile» gêne en moi celui qui se compare toujours à des modèles historiques sublimes. M'enfin... Osons cette voie, historique peut-être. Écoutons donc les deux commentateurs, et surtout monsieur Jean-Pierre Roy, le surcommentateur des commentaires de l'autre. C'est lui, l'auteur de cette locution qui passera à l'histoire: «la réaction vocale de la foule», et d'une infinité d'autres traits witzige. Écoutons: un discours historien, à plus des neuf dixièmes. Le nom, le numéro, le poids, l'erreur, le coup sûr, la chandelle, le circuit, le point compté ou mérité ou combien laissés sur les sentiers, la courbe, la décevante, la tombante, la tire-bouchon, la lente, la rapide, le retrait comment 9-6-1 ou 5-3 ou 6-4-2, la partie lancée ou jouée ou finie ou annulée par la pluie à quelle manche en quelle année devant combien de spectateurs mangeurs de combien de hot-dogs — tout est passé à la moulinette historique, soumis à la perspective d'un incroyable appareil statistique qui renvoie le fichier du structuraliste à la préhistoire de la névrose obsessionnelle. L'auditeur est d'ailleurs initié au bricolage de son propre petit fichier statistique des Expos. Soudain, un cri: une balle, un coup. L'onomatopée fuse, ou l'épithète bien sentie, à parfum bon parler français, choisie parmi une riche palette de trois ou quatre adjectifs. Mais attention, «l'heure est sérieuse ici et il faut rencontrer la magnitude des problèmes», et le discours historien reprend pour accompagner le coach qui sort du dug-out pour changer son combienième pitcher malgré qu'il n'en fût qu'à sa enième balle lancée grâce à  $x$  gommes ballounes chiquées pour  $y$  crachats produits. Or, vous qui écoutez le *Baseball des Expos*, vous le savez, jamais la viduité ne fit rougir les commentateurs. La gigantesque manie d'un «savoir» totalement inutile, d'une fausse science mariant

l'anglicisme et l'accent «sœur» justifient apparemment le salaire et l'existence de ce commentateur dantesque. Pas de révolte. L'émeute des esprits indignés ne déferle pas vers la Maison de Radio-Canada. Au contraire, on écoute ça sérieusement, sans écouter trop trop, puisqu'il s'agit d'un «loisir», pour passer le temps, sans douter que cela représente quand même un certain intérêt humain. Je ne vais pas vous dire que cela n'a plus rien à voir avec le sport. D'autres s'en chargent. Mais insister sur la fonction historique de ce discours, une constante mise à distance ou mise en sommeil: que cherche l'homme assis devant ça sérieusement (sérieux pour rire, pas pour vrai), sinon la distance, sinon éloigner encore un coup, encore d'une couche, les forces qui le travaillent en pas pour rire, tenir l'éveil à grande distance? Evidemment, le *Baseball des Expos*, innocent loisir, s'emploie à «éloigner» depuis des instants de «vie» déjà tellement un sommeil des forces ardentes, que je me trouve moi-même impertinent et que j'exagère. Faut-il que ma prophétie malade sonde la faille humaine jusque dans les loisirs les moins suspects et les plus unanimes du presque-tous? Je fais mon petit crucifié qui appelle Elie à son aide. Je me trompe de siècle. «C'est l'époque où l'on n'a plus besoin de génies, car ce serait jeter des perles aux pourceaux, et d'ailleurs l'époque a dépassé le stade où les génies sont nécessaires, étant parvenue à un stade plus important et plus avancé, à ce stade de l'évolution où tout ouvrier mènera une vie confortable, avec un horaire de travail qui lui laissera assez de loisir pour sa formation intellectuelle» (Nietzsche, p. 347). Oui, voilà ce qui enrage l'homme au cœur plein de sentiments démodés: non seulement que l'exigence d'être s'abaisse bien au dessous du génie, exactement au niveau du moi-tel-quel, mais que le discours du totalitarisme petit-bourgeois gravisse lui-même le podium autrefois réservé au génie, en se parant de tout le sérieux attaché à l'idée bourgeoise de l'histoire. «La culture historique et la culture bourgeoise règnent

de concert». A l'occasion du Match des Etoiles, l'automne dernier, toute la presse indigène se transis-sait à l'idée de concentrer sur son nombril olympique le regard des Américains au grand complet. Au début du match, Jean-Pierre Roy s'empoigne, saisi de gravité: «C'est le seul match des étoiles à être joué à l'extérieur des Etats-Unis! C'est universel! C'est unique! C'est historique!» Faut-il que je souligne? L'accès à l'universel par le devenir-américain... Est-ce le baseball qui monte ou l'histoire qui descend? Dans son miroir, monsieur Petit-Prud'homme découvre avec bonheur, mais sans surprise, un sujet digne de l'attention de l'historien.

«Peu à peu toute convenance cesse entre l'homme et le domaine historique qu'il explore; nous voyons d'impertinents blancs-becs traiter les Romains en égaux.» Comme cela nous semble loin, ce monde de la «culture historique» vomit par Nietzsche, ce monde de «l'homme qui n'ose pas avoir confiance en sa vie, mais qui va involontairement chercher conseil auprès de l'histoire au sujet de sa façon de sentir, se demandant sans cesse: «Qu'est-ce que je dois sentir à présent?» (p. 279) Petits-bourgeois, sommes-nous les héritiers de cette bourgeoisie gavée d'érudition historique, malade de références aux Anciens, aux Modernes, au Processus Universel? Notre époque de vigoureuse inculture a-t-elle pu «descendre» d'une époque de culture éreintée? On peut en effet trouver que le discours historien dégradé à l'état de pauvre symptôme, s'employant à des domaines insignifiants et à des durées sans histoire, a pris sa source dans le monde bourgeois de la «culture historique». Car il s'est agi pour celle-ci d'embourgeoiser les Grecs et les Romains, non d'inculquer au monde bourgeois les valeurs sacrées, païennes et nobles de générosité, de dévouement, de dépense improductive et de don de soi — les valeurs liées au *sacrifice*, dont Bataille, après Nietzsche, fera l'éloge moderne. Le travail bourgeois historien fait «perdre de plus en plus cette impression d'être partout étranger» (p. 313), habille

les humains de toutes époques et de toutes contrées en bourgeois, c'est-à-dire en homme privé des qualités vitales qui permettraient «d'absorber le passé et de s'en faire du sang». Dépourvu de «la plus importante des facultés», «la faculté de sentir directement les choses» (p. 211), le bourgeois révère une seule divinité: l'objectivité, qui l'entrave et lui sert de prétexte à se dérober à ses forces vitales et à l'emportement subjectif, seuls dignes de ces grands modèles. Le bourgeois se contente de les étudier, à la loupe, sans préférence pour une époque ou pour une autre. Et pourquoi, se demande Nietzsche, le bourgeois n'a-t-il pas de préférence? «C'est une génération d'eunuques; pour l'eunuque une femme en vaut une autre, elle n'est jamais qu'une femme, la femme en soi, éternellement inaccessible. Peu importe ce que vous faites pourvu que l'histoire reste bien «objective», sous la garde de ceux qui ne pourraient jamais faire l'histoire» (p. 279). Le passé ayant été réduit au présent par un jeu de perspectives et d'analogies rapides, le discours historien est demeuré comme une coquille vide, et aussi sa fonction objectivante, d'éloignement du vivant et du présent. Rien de plus conséquent que d'appliquer à la fin ce bouclier de bavardage historien aux activités insignifiantes, aux rituelles mêmes, aux moins susceptibles d'un changement, aux moins inscrites dans une durée, comme le baseball. Faut-il s'attendre à des commentaires historico-statistiques autour de la messe télévisée? «Ouais, Jerry, c'est la quatrième fois cette saison que le capitaine Grégoire revêt cette chasuble, pour une moyenne de 0,08 génuflexion/année avec cette superbe chasuble, une chasuble record comme on l'a déjà dit je crois, brodée en six heures quarante-deux minutes par les religieuses du..., qui malheureusement n'ont maintenant qu'un taux de 0,35 novices par année». Pardon si c'est facile «le presque-tout...» Au fond, cette histoire-là, l'«histoire» de mass-media et de tabagie, s'occupe d'un temps à nouveau cyclique, comme celui des sociétés anhistoriques, non

plus d'une temporalité linéaire. *La prolifération historique est une forme d'oubli.* Voyez *Le Devoir* quotidien, en page dernière, le petit encart de la Presse Canadienne, l'énumération fragmentée, éclatée, des événements «historiques» ayant eu lieu à cette date à toutes les époques. Aucune continuité d'un jour à l'autre. Voilà l'histoire-oubli, qui prend modèle sur le traitement journalistique de l'histoire immédiate: le flash, l'absence de perspectives, pas d'analyse, pas de genèse. L'oubli des temps, des sociétés et des cultures autres s'accompagne en ce processus de l'oubli des mots: à commencer par le sens du mot «histoire» et de tous les mots historiques, comme le mot «révolution», exemple douloureux, employé indifféremment au sujet d'un rabais sur les tondeuses, d'une coupe de jupe, d'une colle incorruptible — toujours dans un sens qui ne révolutionne ni n'ébranle (sinon le mot «révolution»), mais confirme, renforce, stimule la positivité petite-bourgeoise.

Vers 1976, il parut dans nos rues un panneau publicitaire pour une grande marque de cigarettes. On y avait représenté un petit outil en bois, entre le vilebrequin et le tire-bouchon, une affaire archaïque, primitive, avec cette légende: «Ingénieux, ces Québécois de 1848...» Ainsi, l'année des révolutions européennes, des «Québécois» (anachronisme; cette constante projection du Québécois sur le Canadien français, l'un refoulant l'autre en l'investissant de sa «force», est un exemple quotidien de confusion amnésico-historique) inventaient une espèce de patente-à-gosse préhistorique, qu'on est venu nous re-présenter l'année du quinze novembre comme un trait du génie national. A partir du quinze novembre, le Québécois s'est senti devenir la caricature d'un Québécois, racines et histoire à l'appui. Or cela ne s'est pas produit fatalement, mais par l'orientation sur les tendances les plus conformistes d'un peuple prudent. On convia au grand pas en glorifiant le Québécois-tel-quel; malgré le pas nécessaire, tout le passé méritait la gémuflexion admirative, la plus



humble de nos gaffes prenait la pose historique. L'esthétique historico-amnésique du «gars ben ordinaire» fut notre credo petit-bourgeois, notre réalisme socialiste.

Je rappelle un article de 1981, *Un défilé national* (*Liberté* 137), où je citais une publicité officielle de la Fête Nationale: «Le vieux port, fenêtre largement ouverte sur le majestueux Saint-Laurent, a donc changé radicalement de vocation. Autrefois lieu d'activités intenses, il entre aujourd'hui dans notre civilisation des loisirs. Il appartient désormais à l'Histoire, c'est-à-dire à nous tous.» Je commentais: «Cette phrase suppose que l'Histoire se compose d'événements passés, et que le passé n'a plus d'effet sur le présent, que le passé est passé, qu'il constitue un ensemble clos sur lequel on s'entend et auquel il est toujours possible de s'intéresser, mais de manière dédagée, pour s'instruire durant ses «loisirs», sans exagérer cet intérêt, évidemment, puisque les loisirs diffèrent radicalement d'«activités intenses». Aujourd'hui, je remarque davantage: «le majestueux Saint-Laurent», la banalisation de «radicalement». Aussi: «l'Histoire, c'est-à-dire nous tous». En rapport avec ce «nous tous», sujet et objet de l'Histoire, un autre passage de l'article me fait signe aujourd'hui: «Le gros titre de *La Presse*, le 25 juin, au lendemain d'une fête sans émeute, était: «Les Montréalais ont bu 10 millions de bouteilles de bière». Le Comité organisateur établissait pour sa part le bilan à «6,457 projets réalisés»...» C'est ça, l'Histoire-nous-tous? Celle qui détourne les yeux des conflits et des luttes, celle qui s'inaugure avec la fin du travail, celle qui regarde couler Sa Majesté le Saint-Laurent, celle qui scrute une temporalité cyclique? Le cycle éternel du travail et de la fin-de-semaine compose la temporalité cyclique, la saison du sacré retrouvé de notre «civilisation des loisirs» — anhistorique. L'histoire-loisir est tourisme, visite très guidée de sites très choisis. On dit qu'il y a aux U.S.A. plus de «lieux historiques» que dans toute l'Europe. Je suis bien

certain que la plupart marquent des faits positifs et pittoresques, des temps d'accord: l'endroit où Abraham Lincoln s'est arrêté pour admirer au même lieu un cheval blanc et un cheval noir, non une grève d'ouvrières à Chicago. Un lieu historique bourgeois, ou américain, est un endroit où l'on peut s'imaginer en position historique. Peut-être tout simplement un lieu où l'on peut s'imaginer, se représenter, se faire scène.

Plutôt que de creuser tout droit dans cette mise en scène, cherchons un exemple. Allumons la radio, et laissons-nous un instant embrocher par la musique majoritaire, la bruyante. J'aurais voulu vous entraîner jusque dans une «arcade», et passer mon texte à l'épreuve des videogames, car je crois instructif d'explorer toutes les régressions de notre époque de progrès — mais l'espace manque. Pensons donc au rock'n'roll, et d'abord écoutons ce qui s'en dit. Bien plus vivant que le baseball, le rock nous fournit en effet, à cause même de son intense «vie», l'exemple par excellence du discours historico-amnésique. A grandes longueurs de soirées, en gros et au détail, on rétrovise, sur plusieurs longueurs d'onde, à coups de «concerts historiques», de sons historiques, de hits historiques, de disques pré-historicisés «collector's issue». Digne d'un Guillemin. Ça se ressemble d'ailleurs. S'agit-il d'un chanteur? On s'émeut de sa naissance muette, l'heure, le jour, le signe, le bœuf, l'âne; on s'attendrit à la première guitare, aux débuts courageux, aux échecs, à l'incompréhension des entours; on applaudit enfin, des mains, des pieds, le succès; on dissèque les intrigues, les jalousies, les séparations, les coups-de-cochon; on tamise discrètement les impasses spirituelles, les damas initiatiques; les éthylismes, les narcoses; en soupèse enfin la Gloire sur la balance de l'Histoire (j'oublie les statistiques mais je suis tanné). Le tout avec la voix réglementaire, douce et personnalisée, de sorte que le héros n'apparaisse pas l'inatteignable titan, mais un frère, un ordinaire, pourquoi pas toi là.

La génération du rock'n'roll s'est représentée pour elle-même comme un «événement historique»; jamais auparavant des enfants ne se sont abandonnés de la sorte à la jouissance mégalomane d'être «sans précédent». Evidemment, l'image de soi-même comme «événement historique» ne tient qu'à l'absence de réflexion historique réelle. Une ambiance «historique», comme celle qui régnait à Woodstock, s'établit à la condition d'une amnésie couplée à un paisible sentiment de triompher des époques antérieures. Nietzsche aurait-il reconnu dans cette génération sans mémoire gréco-romaine mais capable de «sentir directement les choses» son idéal d'homme délivré de la «culture historique»? N'aurait-il pas plutôt reconnu que les deux font la paire? Le simplisme musical du rock (qui paraît complexe à qui n'a aucune culture musicale), qui le condamne à répéter les mêmes formes depuis le commencement, n'empêche pas la levée en masse des discours historiques, habiles à d'infinis distinguo. Des millions d'amateurs disputent en professionnels la critique et l'histoire du rock, mieux informés là-dessus que sur toute autre «matière», abreuvés à mille sources, ayant tout vu, tout lu, tout entendu cent fois, dissertant sur les «courants», les «écoles», les nuances d'une «prise» à une autre, s'échauffant enfin avec plus d'enthousiasme et plus de compétence qu'aucune querelle esthétique n'en libéra jamais, dégageant un babillage planétaire de pouponnière électrique, la véritable émanation de la pulsion épistémophilique à notre époque. Parmi ces millions de jeunes gens de tous les continents qui s'occupent du rock en historiens, la science critique n'est nullement exilée de l'aptitude à ressentir poétiquement: serait-ce la Grèce retrouvée des romantiques d'Iéna (et de tant d'autres), la Grèce seule culture non-divisée, où poésie et critique engerbient toutes les classes d'un unique enthousiasme esthético-religieux? Oui, que le rock'n'roll soit la véritable culture de notre époque massive, on peut enfin le mesurer à ceci, que le sentiment d'être une génération sans

précident s'est transmis, avec la musique, de génération en génération (une génération passe maintenant en deux ou trois ans). Cela revient à dire que le sentiment de vivre une «époque des jeunes» sans antécédent dans l'Histoire, prospère *avec* et non malgré le discours historique. Ce discours est lui-même ressenti comme partie au mouvement. Serait-ce que la division est toujours originaire entre Dionysos et Apollon, comme l'écrit Derrida? Il est vrai que l'origine du rock dans le folklore, à travers le jazz, renvoie à une culture populaire (non de masse) sans auteur et sans origine assignable et première. La signature d'auteur, dans le rock, est toujours l'imposition d'un narcissisme effaçant la force et la division originaires, pour leur donner la forme et l'unité de son propre — de sa propriété. Le rock n'a jamais été que citations, avec variations sur des thèmes. La récente vague disco, qui n'a vécu que par la phagocytose des rock antérieurs, plutôt qu'une mise en abyme fut une montée au pinacle, une célébration de la vérité de la scène, de l'originalité dans la citation, du droit d'auteur et de propriété privée. L'opération passe par force. La manière du rock, ou «ses manières», jouer très fort, efface son caractère répétitif ou de citation, remet chaque fois l'affirmation à zéro au compteur de l'histoire — ou de l'hystoire, le nom qu'on peut donner à l'histoire hystérisée par le temps cyclique de la répétition. Le vieux rock s'entame comme si c'était toujours la première fois. On ne reproche là pas davantage à une tounne de ressembler à des milliers d'autres que dans la société à un humain de naître conformé comme ses parents. Comme s'il s'agissait d'un domaine naturel, où les formes réalisent un programme génétique, et non d'une esthétique, où l'on s'apprécie par la différence. Le rock naît toujours dans le ventre de sa citation: il ne peut se produire sans se citer; en naissant il se rappelle comme fait d'histoire, mais comme histoire s'assourdit en s'affirmant fort. Ici la force marche au profit du détournement par un nom

propre. Y a-t-il une parenté avec les grands arbres, les animaux très puissants, les catastrophes climatiques ou telluriques — tout ce qui se produit éternellement semblable mais avec une force qui occulte la perspective? Qui la fascine, l'affolle. Ou la rend mélancolique, en deuil soi-même de la force de la nature. Tomber de *istoria* en *usteron*. La parenté du rock doit plutôt se trouver dans ces affirmations brutales qui, pour se fonder en vérité, se sont annexées la force de la nature — peut-être la seule source d'un pouvoir qui en impose; en entravant toute résistance du sentiment d'aller contre nature, elle l'hystérise, la perspective historique s'écrase sous le soleil d'un éternel présent. Un fascisme, un bulldozer dans la forêt, un viol, la Bombe, un supplice, tout ce qui s'impose à force de force, n'impose pas que sa loi. En fascinant l'autre, son objet, en l'hystérisant, la force peut en imposer au point d'éclorre, en sa victime, découverte, révélation, dévoilement, matin d'une «vérité». Qu'est-ce qui se dévoile alors, quelle est cette «vérité» anti-historique? Elle se dévoile quand l'objet cesse de sentir sa propre négation, quand il «comprend», quand il perçoit *comme affirmation*, chant, vie, germe, *la force qui le nie*. Le rock fournit un exemple quasi symbolique. Les décibels sont une force, mais pas des bombes, et la jouissance qu'ils nous donnent est quand même celle d'aimer son vainqueur. La plus grande jouissance, comme le savent les mystiques. Et la plus problématique pour l'économie politique. On aime son vainqueur parce qu'on devient lui, évidemment. Comme lorsque je me tenais si près des musiciens que mes vêtements pulsaient avec chaque battement du bass-drum. Victor Hugo n'a jamais connu d'aussi près le jouir de Quasimodo chevauchant son bourdon. Ne reste alors qu'à se croire l'origine de cette force — avant de la signer. Une pieuse vénération, un absolu dévouement, une adoration physique pour la force de la force. C'est-à-dire soi — l'origine retrouvée, la différence comblée, l'histoire finie. Finie, ou si elle résiste un peu, ou juste

avant qu'elle succombe, hystérisée, prise au tournis, au nombril, au maelstrom, incertaine de la géométrie du temps, s'il file droit ou s'il se dévore la queue.

A force de force, la valeur de l'affirmation grimpe, et le corps qui jouit de s'en nier hallucine l'ouverture d'une scène de l'Histoire. C'est alors que pour mesurer l'importance historique de son propre événement, la jouissance lui sert d'étalon. Voilà, j'ai révélé le secret de ma génération, sa caverne endogène. Moment historique.

Le rock bande beaucoup, dur, énormément, mais il vient peu, pas voluptuaire. C'est qu'il sert moins le jouir que le «se voir». La mystique se connaît rarement en ces tumultes, mais les marchands — *picture yourself as a collector's item* — s'entendent à vendre l'éternel présent d'une érection qui s'historise à confondre miroir et futur.

L'espace me manque... mais entendez-vous les Québécois s'applaudir? Avez-vous connu la jouissance d'être vingt mille à crier «le Québec aux Québécois»? Et senti l'histoire croître avec la clameur?

«Rassassiez vos âmes de Plutarque et ayez le courage de croire en vous si vous croyez à ses héros» — osait encore écrire Nietzsche (p. 305). Sans doute parmi nous se cachent encore quelques êtres au rêve apollinien de s'éveiller par enchantement dans la Rome d'Auguste ou dans l'Athènes du Ve siècle; ou l'idéal romantique peut-être aussi rêve sa Grèce parmi les collines envoutées des ménades, dans l'arrière-époque des turbulences dionysiaques. Mais ce rêve, le rêve historique humain jusqu'à Verne peut-être, le contemporain l'a renversé au point de rêver (en doutant si c'est vraiment impossible) d'un Grec ou d'un Français du Grand Siècle ou d'un quelconque arrogant d'une époque fière — débarquant de nos jours, et sa stupéfaction devant nos usines, nos avions, nos télévisions... «Si père voyait mon char». Fi du modèle ancestral! On se constitue soi-même ancêtre d'une humanité toute-puissante. De l'idéal-du-moi au moi-idéal. Se rêve-t-on dans un

autre temps, c'est dans le futur, depuis lequel on s'envitrine maintenant *collector's item*. On parle sans folie de l'immortalité médicale. La mort recule, les morts s'estompent; on traite les grands morts avec condescendance, comme de grands enfants un peu pré-humains. Les sagesses, les respects, les morales — la métaphysique passe à la magie réalisée. Quel besoin des fatigues du symbolique maîtrisé. La magie advient, la dévorante ambition du nourrisson n'a plus à se casser les dents sur le réel; quel besoin de la castration et d'apprendre le langage pour négocier l'impossible avec le réel: voler, parler à distance, alunir, tout étant possible, qu'elle nécessité de renoncer à la tyrannie du principe de plaisir — à régner?

Evoquons pour finir la chère figure de l'écrivain, le plus délicat à la tentation de se prendre pour soi-même, toujours menacé de se croire l'auteur de ses livres. Comme Littré devant la masse de son œuvre: «Je l'admirai vraiment, non sans quelque secret effroi, quand je la vis si grosse dressée devant moi» (*Comment j'ai fait mon dictionnaire*). Parmi nous — cher cher Québec unique au monde — l'écrivain est prié de se transformer en lieu historique. Dès sa naissance, au moment de lâcher le premier livre, on lui offre en couverture sa photo déjà glacée, avec sa vie racontée, et tout le cabotinage qu'il voudra. Il peut faire son auteur et se croire celui-là dont le nom scintille au-dessus du titre. Combien de livres n'existent que pour servir au numéro d'un nom propre! Je me demande ce qu'on attend pour faire des livres rien qu'avec le nom de l'auteur, cela en contenterait plusieurs, qui vivent pour chercher leur nom dans les suppléments de fin-de-semaine. Nietzsche l'a dit, ça n'y a rien changé, le culte critique pour les signatures, cela interdit toute action sur la vie. Je suis toujours étonné que rien ne paraisse atteint dans la pensée de ceux qui viennent me dire qu'ils ont aimé ou pas aimé un de mes textes, rien sinon ce qu'ils pensent de moi. Comme si la réalité sur laquelle j'avais cru écrire n'existait pas, mais seulement mon

show sur ce prétexte et le cours de ma signature. A moi qui n'ai pas trente-cinq ans et presque rien écrit, on m'a proposé, comme aux autres, d'entrer au dictionnaire des auteurs, avec mon histoire, mon œuvre, ma photo... On voit des débutants s'estimer consacrés par la postérité, gravement recueillir leurs *Oeuvres complètes* avec notes et variantes. Eh oui, il faut savoir saisir sa saison et faire son trou. On ne passe pas à l'Histoire si facilement quand le sol est durci par le gel. Jean Genet pense qu'il faut écrire pour les morts, pour «l'immémoriale nuit peuplée de morts qui vont se reconnaître dans cette œuvre». A condition d'être vivant pour écrire. En le mélancolique, le passé ne passe pas. Je l'aime s'entretenant avec les morts, malade de caresser les morts, de tendres sœurs ou des spectres féroces qui attendent le rachat. L'auteur aux œuvres tôt complètes, à la pléiade précoce, se passe lui-même sans y penser, en profite avant que ça passe. Ça se passe où? Le mort s'érige du vivant du mort. Ce n'est pas nouveau. Ce qui l'est, c'est l'impuissance voulant profiter de son vivant des hommages à venir — des hommages posthumes. Le mort, de son vivant, se voit et se fait voir. C'est le fun. Qu'importe que le Québec rêvé dans vingt ans de livres coule, les signatures flottent au-dessus du naufrage. Le peuple, son folklore, sa vie, sa matière ont servi; ils peuvent passer, les auteurs sont bien en selle. C'est le fun, et se pétrifier, jour après jour, à l'image de son image.

---

#### Bibliographie:

Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, «Bilingue», Aubier-Montaigne, Paris, sans date. *Deuxième partie*: «De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie».

Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, «Tel Quel», Seuil, Paris, 1967.

Denis Diderot, *Correspondance*, Minuit, tome III, p. 156.

Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Hachette, édition de 1900.